

3

PROJET D'ÉCRITURE

Il est difficile de se représenter, avant de l'avoir vécu, la complexité d'un projet d'écriture. L'antique rédaction, malgré ses indéniables mérites teintés de sentimentalisme rétrospectif, est une douce sinécure en comparaison, sans surprise d'aucune sorte, réglée comme du papier à musique, où le maître sait et où l'élève apprend.

Le projet d'écriture est d'une tout autre complexité. Le maître y paie infiniment plus de sa personne. Confronté à des situations qui le feront douter, il devra chercher âprement des solutions qui le tiendront en haleine, parfois en échec, qui l'obligeront à dépasser largement son horaire de service hebdomadaire en réunions de concertation, en recherches personnelles. Sans parler de l'aspect proprement matériel que demande la mise au propre du texte, pour qu'il soit présentable : aux autres classes, aux parents et amis, et même vendu au profit de la coopérative, afin de montrer de quoi on a été capable, un

peu fier d'emporter chez soi une belle histoire qu'on pourra relire, en se souvenant des grands moments de vie collective qu'elle a suscités.

Non, je ne rêve pas. Même si la réalité est infiniment plus contrastée, j'ai trop souvent rencontré, pour les ignorer aujourd'hui, des enfants qui relisaient pendant les vacances les histoires qu'on avait inventées ensemble, qui ressortaient texto à leur maîtresse, l'année suivante et des années après, des mots de vocabulaire particulièrement précis ou réutilisaient, de manière appropriée, des expressions que nous avons choisies avec soin, sans parler des évocations réjouies de tel ou tel instant. La valeur n'attendant pas le nombre des années, j'ai pu observer ce phénomène chez des enfants de grande section de maternelle, qui remployaient ainsi, avec une justesse impressionnante, du matériau acquis lorsqu'ils étaient en moyenne section.

Ce sont eux qui me donnent envie de me lever chaque matin pour tenter de découvrir une pépite, même minuscule, au cœur de chaque journée, par des efforts qui bénéficieront aussi aux réfractaires à l'école. Mais ces derniers, hélas, viennent de tellement loin ! Comment combler le fossé qui sépare ceux qui comprennent rapidement, de ceux qu'il faut sans cesse rassembler, en

combattant leurs habitudes de dispersion ? Cette hétérogénéité, parfois me coupe les bras. Le refus d'apprendre, quelque excusable qu'il soit, me désespère, tant les efforts déployés pour le combattre se révèlent inféconds, parce que souvent inadaptés. Je crains que les méthodes actives de pédagogie, conçues pour aider ceux qui avaient du mal à apprendre, aient finalement contribué à creuser l'écart entre les performances des meilleurs élèves et des moins bons.

Dès lors, pourquoi les enseignants s'embarquent-ils dans la galère d'un projet d'écriture ? Pas par intérêt financier, cela ne rapporte rien : ni augmentation de salaire, ni bonus de carrière. Des compliments, à la rigueur, ça ne coûte pas cher. De la reconnaissance, sûrement pas.

Il existe en fait deux raisons principales : la motivation personnelle et le panurgisme.

Curiosité d'esprit, appétit d'ouverture, goût pour le défi, désir de fuir la routine, remise en jeu de leurs acquis professionnels pour se confronter à des recherches inédites dont les élèves seront les premiers bénéficiaires, avec l'idée, modestement celée, qu'on ne peut vraiment les initier qu'en cheminant avec eux, dans un éveil parallèle,

voilà, rapidement brossé, ce qui définit la motivation personnelle de quantité d'enseignants. En d'autres termes : l'utopie et l'idéalisme, caractéristiques de leur amour du métier.

Le panurgisme a, quant à lui, pour principale origine les incitations insufflées d'en haut par les réformateurs ministériels et leur envie furieuse de généraliser des pratiques qui ne peuvent absolument pas convenir à tous ! Ces pratiques ont été expérimentées avec succès par de petits groupes, composés de volontaires, passionnés de pédagogie, talentueux, doués, et il est certes séduisant, pour ceux qui ont en charge l'enseignement des enfants d'un pays et leur meilleure adaptation possible au futur qui les guette, d'offrir au plus grand nombre ce qui a profité à quelques uns. Autrement dit, de concrétiser le principe de l'illusoire *tout pour tous* égalitaire, en négligeant les moyens concrets d'atteindre ce but : la personnalité, donc les limites, de ceux qui seront chargés de faire descendre ces intentions généreuses muées en instructions officielles, dans la chair vive de la nation.

L'éducation, par essence, est la source de ce lyrisme irréaliste. Certains ministres, plus que d'autres, ont beaucoup joui de l'exaltation qu'il procure et ont su rassembler autour de leur personne, le petit peuple de

leurs subordonnées, par des discours de bateleurs où le tintement des écus agrémentait joyeusement la philosophie. Une pléiade de projets, qui ne le méritaient pas tous, loin s'en faut, a ainsi été financée, sans qu'on se soucie toujours des résultats induits, et l'on applaudissait à tout rompre, du parterre au poulailler, pour que la manne, toujours bonne à prendre, continue de tomber sans discontinuer.

Le panurgisme s'est beaucoup nourri de cette becquée et des enseignants se sont ainsi engagés dans des projets d'écriture, en cédant à cette pression par conformisme et pour mieux passer inaperçus, banalisant ainsi ce qui aurait dû rester exceptionnel.

*

Lorsqu'un projet s'organisait dans une école, il avait été réfléchi et développé dans un dossier de financement adressé à l'inspection académique ou au rectorat. Ensuite, une indispensable réunion de préparation se tenait dans l'établissement, généralement au début de l'année scolaire, et j'y participais avec les enseignants. Elle nous servait à accorder nos violons : organiser le travail, préciser la place de chacun, la mienne notamment ... En gros : « Comment

tu vas t'y prendre et qu'est-ce que tu attends de nous ? »

Une premier réglage essentiel devait rapidement s'opérer : celui du langage. Habités à potasser les instructions officielles pour savoir comment tourner leur demande de subvention, exprimer leurs objectifs pédagogiques, quand rendre leur dossier et dans quelles conditions... les enseignants baragouinaient dans la langue abstruse des pédagogocrates, comme si j'étais un envoyé de l'administration, en face duquel ils devaient se justifier. Outre que je n'étais jamais très sûr de bien comprendre ce qu'ils disaient dans leur dialecte conceptuel, je voulais qu'ils s'expriment librement et j'avais ma technique pour les ramener au français courant : l'argot des cours de récré et les jurons. Après un ou deux *putain, merde, vain nom de Dieu*, ils comprenaient qu'on avait changé de registre, ils cessaient de jargonner comme des enfants du BO et l'on pouvait discuter boulot à bâtons rompus.

J'expliquais ma manière de faire. Je n'ai jamais pu dire méthode. Méthode a un côté infaillible. L'empirisme rationalisé à outrance. Sûr de lui, difficile à faire trébucher, la vraie machine à fabriquer des partisans, qui se chicorent dans la sempiternelle guerre des méthodes. Pratique est plus concret. Il fleure son tâtonnement quotidien, ses

gourances, ses lassitudes et ses jubilations. Avec la pratique, on avance en restant sur ses gardes, prudent, et on laisse les cocoricos de la méthode aux adeptes, avec un sourire. On sait très bien qu'un jour ou l'autre, inévitablement, une classe groupe (parfois il suffit d'un seul enfant) parviendra à faire bégayer son discours, à la méthode.

Quand les profs voyaient que je prendrais leurs élèves en charge et que j'irais au charbon comme ils y allaient eux-mêmes, ils se sentaient en confiance : je leur ressemblais ; j'étais un partenaire de leur enseignement et pas un de ces illusionnistes, champions inspirés de la liberté de création, qui ont eu, un temps, leurs heures de gloire et leurs entrées dans les établissements scolaires. Mais j'avais beau les avertir que l'entreprise prendrait plus de temps qu'ils ne prévoyaient, exigerait plus d'efforts qu'ils ne l'imaginaient, que leurs élèves traverseraient des périodes de lassitude et de découragement, qu'il faudrait alors soutenir leur intérêt, les stimuler, et parfois donner de la voix et carrément des coups de gueule pour que le travail se fasse, ils prêtaient foi à mes propos en de vagues prémonitions toutes cérébrales et abstraites, mais n'avaient aucune, mais absolument aucune idée de ce qui les attendait.

Qu'importe, chacun de nous avait un peu délimité sa place dans l'ensemble collectif du projet et notre réunion avait servi à y réintroduire du vivant. Pour l'heure, nous n'en étions qu'aux préliminaires, pas encore au moment de larguer les amarres pour cingler vers le large à la rencontre des grands vents.

*

Au cours de cette première rencontre, je me souciais d'abord de l'essentiel : le contenu, et je gardais les questions sur l'emballage pour la fin, si on avait du temps. Je n'étais pas indispensable à cet aspect du projet et je le minimisais, orientant vers des solutions artisanales, du type moyens du bord : une maman peut faire des photocopies, parce que son patron est d'accord, un papa a une combine pour fournir du papier, tirer des photos, un autre veut bien aider à la saisie du texte.

— Oui mais, je prévenais aussitôt, essayez de l'organiser aussi, par petits groupes, pendant votre horaire d'atelier informatique. Ce serait pas mal.

La mise en forme d'un travail est utile. Elle est un stimulateur. Elle fait partie d'un processus qui encourage l'enseignant et les enfants à accomplir la totalité d'un

parcours, dans un lieu où mille prétextes embusqués (récréation, vacances, fin de l'année scolaire, priorité subitement donnée à un projet jugé plus urgent, etc...) empêchent souvent d'aboutir une activité d'envergure. On m'objectera que l'école n'est pas une fabrique productiviste et que l'inachèvement et l'échec font partie intégrante du cursus de tous les apprentis. Bien entendu. Mais la discipline requise pour mener une entreprise à son terme et la joie d'avoir relevé un défi sont également éminemment toniques et formateurs.

La voie rudimentaire du système D que je préconisais avait l'avantage d'être accessible, mais elle ne plaisait pas toujours. Jugée trop humble pour certains qui voyaient grand et prétendaient *faire un livre*. Ambitieux projet, qui pouvait faire perdre les pédales et même carrément tourner en bourrique.

La preuve ?

Un jour, appel d'une directrice d'école. La dame sait que je donne des coups de mains. Elle veut savoir si elle peut en bénéficier. J'ai encore de la marge dans mon emploi du temps. J'en viens donc immédiatement à l'essentiel, le contenu, d'autant plus que cinq classes font partie du projet, ce qui pose de sérieuses questions d'organisation.

— Qu'est-ce que vous voulez écrire ? je demande.

— Un livre !

— Oui, j'entends bien, mais quelle genre d'histoire ? Vous y avez déjà réfléchi ? Vous avez dû en parler avec vos collègues.

— Ben, euh, c'est-à-dire que... il a d'abord fallu que je voie avec le Maire – la mairie va nous subventionner –, et puis chercher un imprimeur – j'en ai trouvé un –, faire faire des devis. C'est beaucoup de démarches vous savez, et en dehors du temps de travail, parce que je n'ai pas la chance d'avoir une décharge.

— Oui, oui, je sais, les heures supplémentaires c'est inévitable avec un projet d'écriture... Mais qu'est-ce que vous envisagez exactement ? Que chaque classe écrive sa propre histoire ou plutôt une seule grande histoire, dont chaque classe prendrait en charge un épisode. Auquel cas, il faudra prévoir des concertations entre les enseignants, des mises au point.

— Non, non, on veut pas du tout cinq histoires, on veut faire un seul livre. Ça nous suffit déjà bien. C'est la première fois qu'on se lance, vous savez. D'ailleurs, l'imprimeur a déjà réservé une semaine pour l'impression et la reliure. Et il faut qu'on tienne les délais. Début juin, il a prévu. J'ai eu de la chance, c'était le dernier créneau qui lui

restait. Comme ça, on pourra vendre les livres pour la fête de fin d'année.

— D'accord madame, mais un livre, c'est d'abord une volonté de raconter quelque chose, vous comprenez. Prévoir l'emballage c'est bien, mais vous ne pouvez pas éviter de penser à ce que vous allez emballer. Sinon vous allez imprimer un livre blanc (je glisse cette remarque en rigolant, pour essayer de la faire marrer à son tour, avec l'espoir de déboîter son idée fixe). Vous avez déjà abordé avec vos collègues, le détail de votre thème (j'utilise ce mot à dessein ; il renvoie généralement à des activités concrètes) de travail ?

— Ben oui, en conseil d'école, on a décidé que notre projet pédagogique, pour cette année, c'était la fabrication d'un livre.

Le dialogue de sourd se poursuit encore un peu, jusqu'à ce que, incapable de la faire progresser, je lui conseille de me recontacter lorsque *l'équipe pédagogique* – expression ronflante et pas toujours appropriée – aura commencé à débroussailler quelques directions de travail.

Cette directrice ne m'a jamais rappelé.

Ceci est un exemple extrême, mais parfaitement significatif des nombreuses variations qui se sont jouées

sur le thème de la *création d'un livre*.

Il n'y a pas plus erroné, en effet, que de commencer un projet d'écriture en affirmant qu'on va écrire un livre. C'est placer la charrue avant les bœufs. À l'amorce de toute quête, le but réel est invisible, imprévisible. Le parcours se révèle en de petits tronçons. On y progresse le nez sur l'ouvrage, et seuls comptent les efforts qu'il nous demande, les prises de conscience qu'il provoque, les surprises qu'il nous réserve. Cet ensemble porte un nom : évolution. Un projet d'écriture a pour fonction principale la mise en œuvre de cette évolution, par le truchement d'une grande variété de procédures morphologiques et syntaxiques. La publication de l'écrit obtenu, sous quelque forme que ce soit, ne devrait être considérée que comme une variante, voire une péripétie.

Le but n'est donc jamais de *faire un livre*, mais d'apprendre à écrire aux enfants et de les aider à parfaire leur maîtrise de la langue. Oh certes, cela figure en toutes lettres dans les BO, noyé dans un fatras de considérations absconses. Mais il y a loin de la consigne à son application, de la diffusion du message à sa compréhension. Et puis, tant de parasites viennent brouiller la transmission : l'effet de mode, les encouragements hiérarchiques, la pression des collègues dynamiques, la perspective des subventions...

Bien des choix, dans la façon de mener de tels projets, sont honorables et acceptables, certains intégrant, évidemment, la publication. D'ambitieuses tentatives d'édition se sont ainsi révélées totalement en phase avec la démarche pédagogique de leurs initiateurs. Ce sont leurs dérives qui sont condamnables, et la volonté de présenter publiquement un travail est justement la source de nombreuses dénaturations. J'en connais de deux sortes : les unes, banales, dues à la volonté de paraître, qui prend le pas sur l'obscur et ingrat quotidien des apprentissages ; les autres, provoquées par l'exposition aux petits vents acides des jugements extérieurs, qui incitent à se mettre à couvert en se présentant à son avantage.

Les enseignants, à l'instar de tous les artistes, dont la création est l'expression de leur manière particulière de distiller la vie, n'aiment pas qu'on les regarde enseigner. Il est aussi rare, en effet, de voir des auditeurs au fond d'une salle de classe, que des spectateurs dans un théâtre au cours des répétitions.

La perspective de la présentation publique d'un récit scolaire active en effet un engrenage sournois : celui de la falsification.

Quand des élèves ne trouvent pas une solution, le

maître, normalement, après un temps plus ou moins long de recherche, la leur donne. Or, il est tentant de prendre des raccourcis pour aller plus vite, de finir ce qui a été commencé, d'accomplir le travail à la place de.

Du point de vue littéraire, les écrits des enfants n'ont aucune valeur (on m'objectera qu'il n'a jamais été question de les apprécier selon de tels critères. N'empêche !). On y trouve des paragraphes qui embaument leur exercice de vocabulaire, des accumulations de métaphores, où l'on a volontairement concentré toutes les propositions des enfants qui jubilaient de les inventer, des phrases bien trop longues, qui ont servi à montrer comment articuler des propositions en cascades (très facile quand on a pris le coup ; les phrases longues sont beaucoup plus simples à écrire que les courtes), trouver les conjonctions qui les reliaient, des transitions parfois un peu raides, des passages redondants, des pléonasmes volontaires... parce qu'on sait que le récit, à force de travail, de lectures et de relectures, sera connu sur le bout du pouce, et qu'ainsi mémorisées, toutes les recherches sur la langue seront intégrées et entreront peut-être, but suprême, émerveillé, qui vous fait monter les larmes aux yeux et justifier votre engagement professionnel, intégrées dans le quotidien à venir des élèves !

Normales ces ces lourdeurs ! Elles témoignent qu'on est ici dans un exercice, en pleins travaux pratiques de langue ! Je dirais même que c'est à ses imperfections qu'on reconnaît l'authenticité d'un travail scolaire. Un récit bien léché n'est pas impossible. Je sais très bien que les enfants sont capables de faire des étincelles. Mais quand la quantité d'étincelles frise le feu d'artifice, méfiance !

Pour faire échec à cette dérive, il faut oser présenter un résultat imparfait, le revendiquer tel, non pas comme une excuse de n'avoir pu faire mieux, mais comme l'état présent d'un apprentissage, affirmer qu'il est la conséquence des efforts conjoints de grandes personnes qui en ont aidé de plus jeunes, et surtout ne jamais claironner : *Voici ce que les enfants ont fait !*

Pour cela, il est nécessaire d'expliquer à ceux qui vont recevoir un exemplaire du récit, toutes les étapes qui ont conduit à ce résultat, afin que chacun le considère, paré du détail de la démarche opiniâtre qui a permis à cet *opus* d'exister. En d'autres termes, contrairement à un immeuble neuf le jour de la réception des travaux, il est impératif de conserver les échafaudages et les gravats. Oui, il faut s'interdire résolument de déblayer le chantier, afin que les spectateurs prennent conscience du labeur, perçoivent l'exigence, entendent les exhortations du prof qui stimulait

sa petite troupe et comprennent que l'aboutissement de ce travail s'apparente à un équilibre qui, en maintes occasions, a bien failli être rompu. Car, en face, l'attente d'admiration et de compliments, des familles notamment, est puissante, et il est toujours plus commode d'y céder en caressant l'espérance dans le sens du poil.

Les parents, en effet, figurent au premier rang de cette quasi revendication : donnez-nous des raisons d'être fiers de nos enfants ! Mais le maire de la commune aussi, qui escompte des résultats dignes de figurer dans la vitrine de sa politique culturelle, surtout quand le budget octroyé a permis la publication d'un ouvrage à couverture cartonnée, illustré en couleur.

N'oublions pas non plus le regard porté par les collègues des écoles voisines, qui participeront à l'exposition de fin d'année organisée par l'inspecteur de circonscription, par l'académie, le CRDP¹... et dont les jugements ne sont pas toujours marqués par l'indulgence et l'aménité.

Devant de tels enjeux, les falsifications sont variées. Elles peuvent conduire à de véritables impostures.

En voici deux exemples :

Celui de l'auteur à qui l'on demande de venir

¹ Centre Régional de Documentation Pédagogique

rencontrer les élèves pour *collecter* leurs idées, qui rentre ensuite, chargé de cette précieuse munition, écrire le texte chez lui, pour revenir donner livraison du produit fini, après un ou deux ajustements avec la classe, en cours de travail. Les enfants se bornent à donner leur avis sur le travail du monsieur, à dire s'il a bien tenu compte, ou pas bien du tout, des idées qu'ils lui avaient données, avec le sourire de ceux qui pensent se reconnaître dans une phrase et la déception des malheureux qui ne s'y retrouvent pas. Des enseignants ont osé organiser de telles supercheries et des auteurs s'en montrer les complices.

Tout aussi inacceptable, le cas de ces éditeurs qui ont proposé, contre paiement d'une facture, la *publication* de récits scolaires, et qui, pour parfaire l'illusion, leur donnaient l'aspect (même maquette, même papier...) d'un volume d'une de leurs collections. Au premier regard, la duperie jouait à plein, et, dans ce monde d'apparence, cette première impression suffisait largement. Des auteurs de ces maisons servaient même de quasi rabatteurs pour ramener les travaux scolaires dans lesquels ils étaient engagés.

Cette prestation de services porte un nom dans l'édition : le compte d'auteur. Certains n'ont donc pas craint de le pratiquer avec des enfants.

En face de cela, évidemment, l'authentique travail scolaire, par bonheur le plus répandu, soutenait difficilement la comparaison.

L'école est un lieu protégé. Ce qui s'y passe doit être réservé à des gens préparés et n'en sortir qu'avec d'infinies précautions.

Lorsque j'étais élève comédien, à l'école du Théâtre National de Strasbourg (TNS), nous montions six pièces par an, que nous présentions dans une tenue uniformément noire, filles et garçons, pour nous interdire l'artifice du costume, devant un public de quelques spectateurs triés sur le volet, exclusivement composé de nos professeurs et de quelques rares comédiens de la troupe permanente : des maîtres ! C'est seulement à la fin du cursus, en troisième année, qu'on nous autorisait à inviter quelques amis extérieurs.

L'idée salubre, qui retardait le plus possible les compliments de ceux qui n'y connaissaient rien, nous obligeait à ne pas relever la tête trop vite, pour rester concentrés sur nos apprentissages premiers, et, surtout, à ne pas nous laisser abuser par des applaudissements que nous ne méritions pas. Colossale différence évidemment, avec ces habitudes complaisantes d'applaudir aujourd'hui le

premier faiseur de grimaces venu, avant qu'il ait montré de quels exploits il était capable.

C'est dans cette école du TNS que, sur un air de : *collez vous bien ça dans le citron !* on nous rappelait régulièrement ceci : « Vous n'êtes pas des comédiens. Vous ne serez jamais des comédiens. Quand vous serez morts, si vous avez persévéré dans cette voie, on pourra dire de vous : *c'était* un comédien ! »

Les enfants sont perméables à toutes les évolutions de la société, y compris les pires, et j'ai toujours considéré comme une étrange inversion de valeurs, que l'école, censée révéler leurs capacités aux enfants et les aider à se forger des outils de vie, montât en épingle des qualités à peine sorties de l'oeuf, en cédant aux travers d'une médiatisation de quartier parfaitement déplacée. C'est, ni plus ni moins, faire entrer le loup dans la bergerie.

Jacques CASSABOIS

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

www.jacquescassabois.com